

## Culture et colonisation

Aimé Césaire

Volume 5, numéro 1 (25), janvier–février 1963

Culture française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30187ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Césaire, A. (1963). Culture et colonisation. *Liberté*, 5(1), 15–35.

## Culture et colonisation

Depuis quelques jours on s'est beaucoup interrogé sur le sens de ce Congrès (1).

On s'est demandé en particulier quel est le commun dénominateur d'une assemblée qui unit des hommes aussi divers que des Africains de l'Afrique noire et des Américains du Nord, des Antillais et des Malgaches.

La réponse me paraît évidente: ce commun dénominateur, c'est la situation coloniale.

C'est un fait que la plupart des pays noirs vivent sous le régime colonial. Même un pays indépendant comme Haïti est en fait à bien des égards un pays semi-colonial. Et nos frères Américains eux-mêmes sont, par le jeu de la discrimination raciale, placés de manière artificielle et au sein d'une grande nation moderne, dans une situation qui ne se comprend que par référence à un colonialisme certes aboli, mais dont les séquelles n'ont pas fini de retentir dans le présent.

Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que, quelque désireux que l'on soit de garder aux débats de ce Congrès toute leur sérénité, on ne peut pas, si l'on veut serrer de près la réalité, ne pas aborder le problème de ce qui à l'heure actuelle, conditionne au plus près le développement des cultures noires: la situation coloniale. Autrement dit, qu'on le veuille ou non, on ne peut pas poser actuellement le problème de la culture noire, sans poser en même temps le problème du colonialisme, car toutes les cultures

---

(1) Discours prononcé au premier congrès des écrivains noirs, en octobre 1956, à Paris, et reproduit avec l'autorisation d'Aimé Césaire et de "Présence Africaine."

noires se développent à l'heure actuelle dans ce conditionnement particulier qu'est la situation coloniale ou semi-coloniale ou para-coloniale.

\* \* \*

Mais, me dira-t-on, qu'est-ce que la culture? Il importe de la définir pour dissiper un certain nombre de malentendus et répondre de manière très précise à un certain nombre de préoccupations qui ont été exprimées par certains de nos adversaires, voire par certains de nos amis.

Par exemple, on s'est interrogé sur la légitimité de ce Congrès. S'il est vrai, a-t-on dit, qu'il n'y a de culture que nationale, parler de culture négro-africaine, n'est-ce pas parler d'une abstraction?

Mais qui ne voit que le meilleur moyen de s'en sortir est encore de définir avec soin les mots que nous employons?

Je pense qu'il est très vrai de dire qu'il n'y a de culture que nationale.

Mais il saute aux yeux que les cultures nationales, toutes particulières qu'elles sont, se groupent par affinités. Et ces grandes parentés de culture, ces grandes familles de cultures, portent un nom: ce sont des civilisations. Autrement dit si c'est l'évidence même qu'il y a une culture nationale française, une culture nationale italienne, anglaise, espagnole, allemande, russe, etc..., il n'est pas moins évident que toutes ces cultures présentent entre elles, à côté de différences réelles, un certain nombre de ressemblances frappantes qui font que si l'on peut parler de culture nationales, particulières à chacun des pays que j'énumerais tout à l'heure, on peut tout aussi bien parler d'une civilisation européenne.

C'est de la même manière que l'on peut parler d'une grande famille de cultures africaines qui mérite le nom de civilisation négro-africaine et qui coiffe les différentes cultures propres à chacun des pays d'Afrique. Et l'on sait que les avatars de l'histoire ont fait qu'aujourd'hui le champ de cette civilisation, l'aire de cette civilisation, déborde très largement l'Afrique et c'est dans

ec sens que l'on peut dire qu'il y a au Brésil ou aux Antilles (aussi bien Haïti que les Antilles françaises) ou même aux Etats-Unis sinon des foyers, du moins des franges de cette civilisation négro-africaine.

Ce n'est pas là une vue que j'invente pour les besoins de la cause, c'est une vue qui me paraît impliquée dans l'approche sociologique et scientifique du problème.

Le sociologue français Mauss définit la civilisation "un ensemble de phénomènes suffisamment nombreux et suffisamment importants s'étendant à un nombre suffisamment considérable de territoires". On peut en inférer que la civilisation tend à l'universalité et que la culture tend à la particularité; que la culture, c'est la civilisation en tant qu'elle est propre à un peuple, à une nation, partagée par nulle autre et qu'elle porte, indélébile, la marque de ce peuple et de cette nation. Si on veut la décrire de l'extérieur, on dira que c'est l'ensemble des valeurs matérielles et spirituelles créées par une société au cours de son histoire, et bien entendu, par valeurs il faut entendre des éléments aussi divers que la technique ou les institutions politiques, une chose aussi fondamentale que la langue et une chose aussi fugace que la mode, et les arts aussi bien que la science ou que la religion.

Si on veut au contraire la définir en termes de finalité et le présenter dans son dynamisme nous dirons que la culture, c'est l'effort de toute collectivité humaine pour se doter de la richesse d'une personnalité.

C'est dire que civilisation et culture définissent deux aspects d'une même réalité: la civilisation définissant le pourtour le plus extrême de la culture, ce que la culture a de plus extérieur et de plus général; la culture constituant de son côté le noyau intime et irradiant, l'aspect en tout cas le plus singulier de la civilisation.

On sait que Mauss cherchant les raisons de la compartimentation du monde en "aires de civilisation" nettement définies, les trouvait dans une qualité profonde, commune selon lui à tous les phénomènes sociaux, qu'ils définissait d'un mot: l'arbitraire. "Tous les phénomènes sociaux, précisait-il, sont à quelque degré, oeuvre de volonté collective, et qui dit volonté humaine, dit choix entre différentes options possibles... Il suit de cette nature des re-

présentations et des pratiques collectives, que l'aire de leur extension, tant que l'humanité ne formera pas une société unique, est nécessairement finie et relativement fixe."

Ainsi donc, toute culture serait spécifique. Spécifique, parce qu'oeuvre d'une volonté particulière, unique, choisissant entre des options différentes.

On voit où nous mène cette idée.

Pour prendre un exemple concret, il est bien vrai de dire qu'il y a une civilisation féodale, une civilisation capitaliste, une civilisation socialiste. Mais il saute aux yeux que sur le terreau d'une même économie, la vie, la passion de vie, l'élan de vie de tout peuple, enracine des cultures très différentes. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas un déterminisme de la base à la superstructure. Cela signifie que le rapport de la base à la superstructure n'est jamais simple et ne doit jamais être simplifié. Là-dessus nous avons le sentiment de Marx lui-même qui écrit (*Capital* t. III, p. 841 et sq.):

"C'est toujours dans les rapports immédiats entre les maîtres des conditions de production et les producteurs directs, c'est toujours dans ces rapports que nous découvrons le secret intime, le ple, enracinement des cultures très différentes. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas un déterminisme de la base à la superstructure. Cela conditions principales — peut, en raison des innombrables conditions signifie que le rapport de la base à la superstructure n'est jamais sentiment de Marx lui-même qui écrit (*Capital*, t. II, p. 841 et conditions principales — peut, en raison des innombrables conditions empiriques distinctes — facteurs naturels et raciaux, influences historiques agissant de l'extérieur... — présenter dans sa manifestation une infinité de variations et de gradations qui ne peuvent être saisiés que par l'analyse de ces circonstances empiriques données."

On ne saurait mieux dire que la civilisation n'est jamais assez particulière qu'elle ne suppose, la vivifiant, toute une constellation de ressources idéationnelles, de traditions, de croyances, de modes de pensées, de valeurs, tout un outillage intellectuel, tout un complexe émotionnel, toute une sagesse que précisément nous appelons la culture.

Il me semble que c'est tout cela qui légitime notre réunion une solidarité horizontale, une solidarité qui est une solidarité une solidarité horizontale: une solidarité qui est une solidarité que leur fait la situation coloniale ou semi-coloniale ou para-coloniale qui leur est imposée du dehors. Et d'autre part une autre solidarité, verticale celle-là, une solidarité dans le temps, celle qui provient de ce fait qu'à partir d'une unité première, l'unité de la civilisation africaine, il s'est différencié toute une série de cultures qui, toutes, doivent à des degrés divers à cette civilisation.

Le résultat, c'est que l'on peut considérer ce Congrès de deux manières différentes qui sont tout aussi vraies l'une que l'autre: ce Congrès est un retour aux sources qu'opèrent toutes les communautés à leur moment de crise et en même temps, c'est une assemblée réunissant ensemble des hommes ayant la même réalité rugueuse à êtreindre, et partant, des hommes combattant le même combat et soulevés par la même espérance.

\* \* \*

Et maintenant j'en viens à mon propos essentiel: celui des conditions concrètes dans lesquelles se pose à l'heure actuelle le problème des cultures noires.

J'ai dit que ce conditionnement concret tient en un mot: la situation coloniale ou semi-coloniale ou para-coloniale dans laquelle, en tous cas, bien peu, du politique sur la culture.

Et dès lors un problème se pose: quelle influence ce conditionnement peut-il avoir sur le développement de ces cultures? Et d'abord est-ce qu'un statut politique peut avoir des conséquences culturelles. Cela ne va pas de soi. Evidemment si l'on croit avec Frobenius que la culture naît de l'émotion de l'homme devant le cosmos et qu'elle n'est que "païdeuma", dans ce cas, il n'y a pas d'influence ou certainement bien peu du politique sur le culturel.

Ou encore si on pense comme Schubart que le facteur primordial est d'ordre géographique, si l'on pense que "c'est l'esprit du paysage qui forge l'âme des peuples", il n'y a pas d'influence ou, en tout cas, bien peu, du politique sur sa culture.

Mais si l'on pense, comme il est de bon sens de le faire, que la civilisation est avant tout un phénomène social et la résultante de faits sociaux et de forces sociales, alors oui, l'idée d'une influence du politique sur le culturel s'impose comme une évidence.

Cette influence du politique sur la culture, Hegel la reconnaît expressément lorsque dans les *Leçons de la philosophie de l'histoire*, il écrit cette innocente petite phrase que Lénine pour sa part devait considérer moins innocente qu'elle n'en a l'air puisqu'il la cite et la souligne de deux traits dans les *Cahiers philosophiques*:

“L'importance de la nature ne doit être ni sur, ni sous-estimée; assurément le doux ciel d'Ionie a beaucoup contribué à la grâce des poèmes homériques. Cependant à lui seul il ne peut produire des Homères. Aussi ne les produit-il pas toujours. Aucune aède ne surgit sous la domination turque.”

Ce qui ne peut signifier qu'une chose: qu'un régime politique et social qui supprime l'auto-détermination d'un peuple, tue en même temps la puissance créatrice de ce peuple.

Ou ce qui revient au même que partout où il y a eu colonisation, des peuples entiers ont été vidés de leur culture, vidés de toute culture.

C'est dans ce sens que l'on peut dire que la réunion historique de Bandoeng n'a pas été seulement un grand événement culturel de premier ordre. Car il a été le soulèvement pacifique de peuples affamés non seulement de justice et de dignité mais aussi de ce que la colonisation leur a enlevé au premier chef: la culture.

Le mécanisme de cette mort de la culture et des civilisations sous le régime colonial commence à être bien connu. Toute culture pour s'épanouir a besoin d'un cadre, d'une structure. Or il est certain que les éléments qui structurent la vie culturelle du peuple colonisé, disparaissent ou s'abâtardissent du fait du régime colonial. Il s'agit bien entendu au premier chef de l'organisation politique. Car il ne faut pas perdre de vue que l'organisation politique que s'est librement donnée un peuple fait partie, et à un degré éminent, de la culture de ce peuple, culture que d'autres part elle conditionne.

Et puis il y a la langue que parle ce peuple. La langue "psychologie-pétrifiée", a-t-on dit. De n'être plus la langue officielle, de n'être plus la langue administrative, la langue de l'école, la langue des idées, la langue indigène subit un déclassement qui la contrarie dans son développement et parfois même la menace dans son existence.

Il faut bien se pénétrer de cette idée. Lorsque les Anglais détruisent l'organisation étatique des Achantis en Gold-Coast, ils portent un coup à la culture achanti.

Lorsque les Français refusent à la langue arabe en Algérie ou au Malgache à Madagascar, le caractère de langue officielle, les empêchant ainsi de réaliser, dans les conditions du monde moderne, toute leur potentialité, ils portent un coup à la culture arabe et à la culture malgache.

Limitation de la civilisation colonisée. Suppression ou abâtardissement de tout ce qui la structure, comment dans ces conditions s'étonner de la suppression de ce qui est une des caractéristiques de toute civilisation vivante: la faculté de renouvellement?

On sait que c'est un lieu commun en Europe de flétrir les mouvements nationalistes des pays coloniaux en les présentant comme des forces obscurantistes, s'évertuant à faire renaître des formes moyenâgeuses de vie et de pensée. Mais c'est oublier que le pouvoir de se dépasser est en toute civilisation vivante et que toute civilisation est vivante quand la société où elle s'exprime est libre. Ce qui se passe à l'heure actuelle en Afrique ou en Asie libérée me paraît à cet égard hautement significatif. Qu'il me suffise de signaler que c'est la Tunisie libérée qui supprime les tribunaux religieux et non la Tunisie colonisée; que c'est la Tunisie libérée qui nationalise les biens habous ou supprime la polygamie et non la Tunisie des colonialistes. Que c'est l'Inde avec les Anglais qui maintient le statut traditionnel de la femme indienne et que c'est l'Inde débarrassée de la tutelle britannique qui fait de la femme indienne l'égale de l'homme.

Limitée dans son action, freinée dans son dynamisme, la civilisation de la société colonisée, il ne faut pas se leurrer, entre dès le premier jour dans le crépuscule précurseur de la fin.



Spengler, dans son "*Déclin de l'Occident*", cite ces vers de Goethe:

"Faut que tu sois ainsi, nul n'échappe à sa tête.  
Ainsi dit Appollon, ainsi dit le prophète.  
Développe en vivant la forme empreinte en toi  
Que ne peut morceler ni temps, ni roi, ni toi!"

Le grand reproche que l'on est fondé à faire à l'Europe c'est d'avoir brisé dans leur élan des civilisations qui n'avaient pas encore tenu toutes leurs promesses, de ne leur avoir pas permis de développer et d'accomplir toute la richesse des formes contenues dans leur tête.

Il serait superflu d'étudier le processus de la mort de cet ensemble. Disons simplement que c'est à la base que cet ensemble est frappé. A la base, donc irrévocablement.

On se souvient du schéma que Marx établissait pour les sociétés de l'Inde: de petites communautés qui éclatent, parce que l'immixtion étrangère fait éclater leur base économique. Cela n'est que trop vrai. Et pas seulement pour l'Inde. Partout où la colonisation européenne a fait irruption, l'introduction de l'économie fondée sur l'argent a provoqué, avec la désintégration de la famille, la destruction ou l'affaiblissement des liens traditionnels, la pulvérisation de la structure sociale et économique des communautés. Quand on dit cela et que l'on appartient à un peuple colonisé, la propension des intellectuels européens est de crier à l'ingratitude et de rappeler avec complaisance ce que le monde doit à l'Europe. En France on a encore en mémoire l'impressionnant tableau de M. Caillois et de M. Béguin, le premier dans une série d'articles intitulée "*Illusions à rebours*", le second dans sa préface au livre de M. Pannikar sur l'Asie. Science, histoire, sociologie, ethnographie, morale, technique, tout y passe. Et qu'est-ce que pèsent quelques actes de violence au demeurant inévitables au regard de toute cette liste de bienfaits? Il y a certainement beaucoup de vrai dans ce tableau. Mais aucun de ces messieurs ne peut empêcher qu'aux yeux du monde, la grande révolution qu'incarne l'Europe dans l'histoire de l'humanité ne soit constituée ni par l'introduction d'un système fondé sur le respect de la dignité humaine comme on s'acharne à nous le faire croire, ni sur l'invention de la rigueur intellectuelle, mais que cette révolution est fon-

dée sur un tout autre ordre de considération, qu'il est déloyal de ne pas regarder en face: savoir que l'Europe est la première à avoir intenté et à avoir introduit partout où elle a dominé, un système économique et social fondé sur l'argent, et d'avoir impitoyablement éliminé tout, je dis tout, culture, philosophie, religions, tout ce qui pouvait ralentir ou paralyser la marche à l'enrichissement d'un groupe d'hommes et de peuples privilégiés. Je sais bien que depuis quelque temps, on conteste que les maux causés par l'Europe soient irréparables. On a prétendu qu'en prenant certaines précautions, on pouvait pallier les effets dévastateurs de la colonisation. L'Unesco s'est penché sur ce problème et dernièrement (*Courrier de l'Unesco, février 1956*) on pouvait entendre son directeur général M. Evans, affirmer que "l'on pouvait dans certaines conditions introduire dans une culture le progrès technique de manière à s'harmoniser avec elle". Et une ethnographe de renom, Mme Mead, de son côté précisait que si on garde présent à l'esprit que "chaque culture forme un ensemble logique et cohérent" et que "toute modification d'un élément quelconque d'une culture entraîne des transformations sur d'autres points", alors ces précautions prises, l'on pouvait "introduire dans telle ou telle culture l'éducation de base, de nouveaux procédés agricoles ou industriels, de nouvelles règles d'administration sanitaire... avec un minimum de bouleversement ou tout au moins en utilisant à des fins constructives le bouleversement inévitables."

Tout cela est certainement pétri de bonnes intentions. Mais il faut en prendre son parti: il n'y a pas une mauvaise colonisation qui détruit les civilisations indigènes et attente à la "santé morale des colonisés", et une autre colonisation, une colonisation éclairée, une colonisation appuyée sur l'ethnographie qui intégrerait harmonieusement, et sans risque pour la "santé morale des colonisés" des éléments culturels du colonisateur dans le corps des civilisations indigènes. Il faut en prendre son parti: les temps de la colonisation ne se conjuguent jamais avec les verbes de l'idylle.

\* \* \*

Nous avons vu que toute colonisation se traduit à délai plus ou moins long par la mort de la civilisation de la société colonisée. Mais pourrait-on dire, si la civilisation indigène meurt, le colonisateur lui substitue une autre civilisation, une civilisation supé-

rieure à la civilisation indigène et qui est précisément la civilisation du colonisateur.

Cette illusion, pour parodier une formulation à la mode, je proposerai de l'appeler l'illusion de Deschamps, du nom du Gouverneur Deschamps qui, hier matin, à l'inauguration de ce Congrès, rappelait de manière pathétique que le Gaule avait jadis été colonisée par les Romains et précisait que les Gaulois n'avaient pas gardé un trop mauvais souvenir de cette colonisation. L'illusion de Deschamps est d'ailleurs aussi ancienne que la colonisation romaine elle-même, et on aurait aussi bien pu l'appeler l'illusion de Rutilius Namatianus, puisque parmi les ancêtres du Gouverneur Deschamps je trouve un homme qui n'était pas Gouverneur, mais Préfet du Palais, ce qui n'est quand même pas sans analogie, et qui au Ve siècle après Jésus-Christ exprimait en vers latins, une pensée tout à fait analogue à celle que M. Deschamps exprimait hier matin en prose française. Bien entendu ce rapprochement même pose des problèmes. On peut en particulier se demander si la comparaison est valable de situations historiques très différentes; si par exemple on peut comparer, sous prétexte qu'il y a colonisation, une colonisation pré-capitaliste à une colonisation capitaliste. Cela bien entendu ne nous dispense pas de nous demander supplémentaires si le poste de Gouverneur ou de Préfet du Palais est un de ceux qui permet le mieux de juger la colonisation et de porter un jugement impartial sur le colonialisme. Quoi qu'il en soit écoutons Rutilius Namatianus:

“Facisti patriam diversis gentibus unam;  
Profuit injustis te dominante capi  
Dumque offers victis proprii consortia juris  
urbem fecisti quod prius orbis erat”.

Constatons en passant que l'ordre coloniliste moderne n'a jamais inspiré de poète; que jamais hymne de reconnaissance n'a retenti aux oreilles des colonislistes modernes. Et que cela à lui seul constitue une condamnation de l'ordre colonialiste. Mais peu importe. Venons-en au corps même de l'illusion: de même qu'il y a eu en Gaule une culture latine substituée à la culture indigène, de la même manière il y aura dans le monde et comme effet de la colonisation, des surgeons de la civilisation française, anglaise ou espagnole. Mais encore une fois c'est là une illusion.

Et la diffusion de cette erreur n'est pas toujours inconsciente ou désintéressée. A cet égard contentons-nous de rappeler que lorsqu'en 1930, dans une réunion de philosophes et d'historiens consacrée à la définition du mot civilisation, un homme politique comme M. Doumer interrompait l'historien Berr ou l'ethnologue Mauss, c'était pour leur signaler les dangers politiques de leur relativisme culturel et qu'il fallait laisser intacte cette idée que la France avait pour mission d'apporter à ses colonies " la civilisation", entendez la civilisation française. Illusion, dis-je, car il faut bien se convaincre du contraire: qu'aucun pays colonisateur ne peut prodiguer sa civilisation à aucun pays colonisé, qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y aura jamais, éparses dans le monde et comme on le voulait aux premiers temps de la colonisation, de "Nouvelle-France", de "Nouvelle-Angleterre", de "Nouvelle-Espagne".

Cela mérite qu'on y insiste: une civilisation est un ensemble coordonné de fonctions sociales. Il y a les fonctions techniques, les fonctions intellectuelles, enfin les fonctions d'organisation et de coordination.

Dire que le colonisateur substitue sa civilisation à la civilisation indigène ne pourrait signifier qu'une chose: que la nation colonisatrice assure à la nation colonisée, assure aux indigènes dans leur propre pays, la maîtrise la plus complète de ces différentes fonctions.

Or que nous enseigne l'histoire de la colonisation? Tout juste le contraire. Que la technique en pays colonial se développe toujours en marge de la société indigène sans que jamais la possibilité soit donnée aux colonisés de la maîtrise. (La grande misère de l'enseignement technique dans tous les pays colonisés, l'effort des colonisateurs pour refuser la qualification technique aux ouvriers indigènes, effort qui trouve son expression la plus odieuse et la plus radicale en Afrique du Sud, sont à cet égard hautement significatifs). Que pour ce qui est des fonctions intellectuelles, il n'est aucun pays colonisé dont la caractéristique ne soit l'analphabétisme et le bas niveau de l'instruction publique. Que dans toutes les colonies et ceci pour les fonctions d'organisation et de coordination, le pouvoir politique appartient aux puissances colonisatrices et est directement exercé par le gouverneur ou les résidents généraux, ou pour le moins contrôlé par eux.

(Ce qui explique, soit dit en passant, la vanité et l'hypocrisie de toutes les politiques coloniales fondées sur l'intégration ou l'assimilation. Politique dont les peuples ont nettement pris conscience qu'elle constitue un leurre et un attrape-nigaud).

On voit l'étendue des exigences. Je les résumerai d'un mot en disant que pour le colonisateur exporter sa civilisation dans le pays colonisé ne signifierait rien de moins que d'entreprendre de propos délibéré l'édification d'un capitalisme indigène, d'une société capitaliste indigène, l'image, et en même temps la concurrence du capitalisme métropolitain.

Il n'est que de jeter un regard sur la réalité, pour constater que nulle part le capitalisme métropolitain n'a enfanté un capitalisme indigène. Et si dans aucun pays colonial, n'est né un capitalisme indigène (je ne parle pas du capitalisme des colons, directement branché d'ailleurs sur le capitalisme métropolitain) il n'en faut pas chercher les raisons dans la paresse des indigènes, mais dans la nature même et la logique du capitalisme colonisateur.

Malinowski, par ailleurs si criticable, a eu jadis le mérite d'attirer l'attention sur un phénomène qu'il appelle "le don sélectif".

"Toute la conception au terme de laquelle la culture européenne serait un corné d'abondance d'où tout se répandrait librement est fallacieuse. On n'a pas besoin d'être un spécialiste en anthropologie pour s'apercevoir que le "don européen" est toujours hautement sélectif. Nous ne donnons jamais et nous ne donnerons jamais aux peuples indigènes qui vivent sous notre contrôle — car ce serait une pure folie aussi longtemps que l'on voudra se tenir sur la base du réalisme politique — les quatre éléments suivants de notre culture :

1. Les instruments de puissance physique : armes à feu, bombardiers, etc... tout ce qui rend la défense effective ou l'agression possible.
2. Nos instruments de maîtrise politique. La souveraineté reste toujours entre les mains de la "couronne britannique", de la "couronne belge" ou de la république française. Même quand nous pratiquons le gouvernement indirect, c'est toujours sous notre contrôle que s'exerce ce gouvernement.

3. Nous ne partageons pas avec les indigènes l'essentiel de notre richesse et de nos avantages économiques. Le métal qui provient des mines d'or et de cuivre africaines ne se répand jamais par des canaux africains, exception faite pour les salaires qui restent d'ailleurs toujours insuffisants. Même quand, dans un système d'exploitation économique indirecte comme celui que nous pratiquons en Afrique occidentale ou en Ouganda, nous laissons aux indigènes une part du profit, l'entier contrôle de l'organisation économique reste toujours entre les mains de l'entreprise occidentale.

Nulle part l'égalité politique complète n'est accordée. Ni la pleine égalité sociale. Ni même la pleine égalité religieuse. En fait quand on considère tous les points que nous venons d'énumérer il est aisé de voir qu'il n'est pas question de "donner", ni non plus d'offrir "généreusement" mais bien plutôt de "prendre". Nous avons pris aux Africains leurs terres et en général, c'est des terres les plus fécondes que nous nous sommes emparés. Nous avons enlevé aux tribus leur souveraineté ainsi que le droit de faire la guerre. Nous faisons payer des impôts aux indigènes mais ils ne contrôlent pas ou du moins jamais complètement l'administration de ces fonds. Enfin le travail qu'ils fournissent n'est jamais volontaire que de nom." (*Introductory essay on the anthropology of changing African cultures*) (1938).

La conclusion, Malinowski la tirait plusieurs années plus tard dans *The Dynamics of culture*:

"C'est le don sélectif qui, de tous les éléments de la situation coloniale, influence peut-être le plus le processus du changement culturel. Ce que les Européens retiennent de donner est à la fois significatif et bien déterminé. C'est un refus qui ne tend à rien de moins qu'à retirer du processus du contact culturel tous les éléments qui constituent les bénéfices économiques, politiques et juridiques de la culture supérieure. Si la puissance, la richesse, les commodités sociales étaient données aux indigènes, le changement culturel serait relativement facile. C'est l'absence de ces facteurs, notre "don sélectif", qui rend si difficile et si compliqué le changement culturel."

On le voit, ce n'est jamais de don total qu'il s'agit; et dès

lors qu'il ne s'agit jamais d'une civilisation qui se prodigue, il ne saurait être question de transfert de civilisation. Dans "*Le Monde et l'Occident*", Toynbee exprime une théorie des plus ingénieuses concernant la psychologie des rencontres de civilisation. Il nous explique que lorsque le rayon d'une civilisation frappe un corps social étranger, "la résistance du corps étranger réfracte le rayon culturel en le décomposant, exactement comme le prisme décompose les rayons lumineux et donne les couleurs du spectre". Et que c'est la résistance du corps social étranger qui s'oppose à la diffusion totale d'une culture ou d'une autre, et opère une sorte de sélection toute physique qui ne retient d'ailleurs que les éléments les moins importants et les plus nocifs.

La vérité est tout autre et Malinowski a raison contre Toynbee: la sélection des éléments culturels offerts aux colonisés n'est pas la résultante d'une loi physique. Elle est la conséquence d'une détermination politique, le résultat d'une politique voulue par le colonisateur, une politique que l'on peut résumer de la manière suivante : dans l'import-export du capitalisme lui-même, je veux dire ses fondements, ses vertus et sa puissance.

\* \* \*

Mais dira-t-on, il reste une possibilité : celle de l'élaboration d'une civilisation nouvelle, une civilisation qui devra à l'Europe aussi bien qu'à la civilisation indigène. Les deux solutions de la conservation de la civilisation indigène et celle de l'exportation outre-mer de la civilisation du colonisateur étant écartées, ne peut-on imaginer un processus qui tendrait à l'élaboration d'une nouvelle civilisation qui ne se ramènerait ni à l'une ni à l'autre de ses composantes ?

C'est là une illusion dans laquelle tombent beaucoup d'Européens qui s'imaginent assister dans les pays de colonisation française ou anglaise par exemple à la naissance de civilisation anglo ou franco-africaine ou anglo ou franco-asiatique.

Pour le croire, on s'appuie sur l'idée que toute civilisation vit d'emprunts. Et, on en infère que la colonisation mettant en contact deux civilisations différentes, la civilisation indigène empruntera des éléments culturels à la civilisation du colonisateur,

et qu'il résultera de ce mariage une civilisation nouvelle, une civilisation métisse.

L'erreur d'une telle théorie est qu'elle repose sur l'illusion que la colonisation est un contact de civilisation comme un autre et que tous les emprunts se valent.

La vérité est très différente et que l'emprunt n'est valable que lorsqu'il est rééquilibré par un état intérieur qui l'appelle et qui en définitive l'intègre au sujet qui l'assimile en le faisant soi; qui, d'extérieur le rend intérieur. La vue de Hegel trouve ici son application. Lorsqu'une société emprunte, elle s'empare. Elle agit, elle ne subit pas. "En s'emparant de l'objet le processus mécanique se transforme en un processus interne, par lequel l'individu s'approprie l'objet de telle sorte qu'il le dépouille de tout ce qui constitue sa particularité, en fait un moyen et lui donne pour substance sa propre subjectivité." (Hegel, *Logique*, t. II, p. 482.)

Le cas de la colonisation est tout différent. Il ne s'agit pas d'emprunt appelé par un besoin; d'éléments culturels s'intégrant spontanément dans le monde du sujet. Et Malinowski et son école ont raison d'insister sur ce point que le processus du contact culturel doit être regardé avant tout comme un processus continu d'inter-action entre groupes de culture différente.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'ici la situation coloniale qui dresse face à face le colonisateur et le colonisé est en dernier ressort l'élément déterminant?

Le résultat ?

Le résultat de ce manque d'intégration par la dialectique du besoin, c'est l'existence dans tous les pays coloniaux d'une véritable mosaïque culturelle. Je veux dire que dans tout pays colonial, les traits culturels sont juxtaposés et non harmonisés.

Or qu'est-ce que la civilisation si ce n'est une harmonie et une globabilité? C'est parce qu'une culture n'est pas une simple juxtaposition de traits culturels qu'il ne saurait y avoir de culture métisse. Je ne veux pas dire que des gens qui sont biologiquement des métisses ne pourront pas fonder une civilisation. Je veux dire que la civilisation qu'ils fonderont ne sera une civili-



sation que si elle n'est pas métisse. Et c'est pour cela aussi qu'une des caractéristiques de la culture, c'est le style, c'est-à-dire cette marque propre à un peuple et à une époque et que l'on retrouve dans tous les domaines où se manifeste l'activité de ce peuple à une époque déterminée. Il me semble que ce que Nietzsche dit à ce sujet mérite d'être pris en considération. "La culture c'est avant tout l'unité du style artistique dans toutes les manifestations vitales d'un peuple. Savoir beaucoup de choses et en avoir appris beaucoup, ce n'est ni un moyen nécessaire de culture ni une marque de cette culture et au besoin, cela s'accorde au mieux avec le contraire de la culture, la barbarie, ce qui veut dire le manque de style ou le pêle-mêle chaotique de tous les styles."

On ne saurait donner description plus juste de la situation culturelle dans laquelle se trouve plongé tout pays colonisé. Dans tout pays colonisé, nous constatons que la synthèse harmonieuse que constituait la culture indigène a été dissoute et que s'y est subsisté un pêle-mêle de traits culturels d'origine différente se chevauchant sans s'harmoniser. Ce n'est pas forcément la barbarie par manque de culture. C'est la barbarie par l'anarchie culturelle.

On s'effarouchera du mot barbarie. Mais ce sera oublier que les époques de grande création ont toujours été des époques de grande unité psychologique, des époques de communion et que la culture ne vit, intense, et ne se développe que là où se maintient un système de valeurs communes. Et qu'au contraire là où la société se dissout, se fragmente, se diapre d'une bigarrure de valeurs non reconnues par la communauté, il n'y a jamais place que pour l'abâtardissement et, en définitive, pour la stérilité. Une autre objection est que toute culture, quelque grande qu'elle soit ou mieux encore plus elle est grande, que toute culture est un mélange d'éléments effroyablement hétérogènes. On rappellera le cas de la culture grecque formée d'éléments grecs, mais aussi d'éléments crétois, égyptiens, asiatiques. On pourra même aller plus loin et affirmer que dans le domaine de la culture, la règle est le composite et l'habit d'arlequin, l'uniforme. Point de vue dont l'anthropologue américain Kroeber (*Anthropology*, New-York, 1948) s'est fait l'interprète spirituel :

"C'est comme si, écrit-il, un lapin pouvait se greffer le système digestif du mouton, les branchies du poisson, les griffes et

les dents du chat, quelques-unes des tentacules de la pieuvre, un assortiment d'autres organes étranges prélevés sur d'autres spécimens du règne animal et non seulement survivre, mais encore se perpétuer et prospérer. Organiquement c'est de toute évidence un non-sens; mais dans le domaine de la culture c'est une approximation très ressemblante de ce qui se passe en réalité."

Sans doute, et il est bien vrai que la règle ici est de l'hétérogénéité. Mais attention: cette hétérogénéité n'est pas vécue en tant qu'hétérogénéité. Dans la réalité de la civilisation vivante il s'agit d'une hétérogénéité vécue intérieurement comme homogénéité. L'analyse peut bien révéler de l'hétérogène mais les éléments, quelque hétérogène qu'ils soient, sont vécus par la conscience de la communauté comme siens, au même titre que les éléments les plus typiquement autochtones. La civilisation ne sent pas le corps étranger. Car il n'est plus étranger. Les savants ont beau prouver l'origine étrangère d'un mot ou d'une technique, la communauté ressent le mot comme sien, la technique comme sienne. C'est qu'est intervenu un processus de naturalisation, lequel relève de la dialectique de l'avoir. Des éléments étrangers sont devenus miens, ont passé dans mon être parce que je peux en disposer, parce que je peux les organiser dans mon univers, parce que je peux les plier à mes besoins. Parce qu'ils sont à ma disposition et non moi à la leur. C'est très précisément le manie-ment de cette dialectique qui est refusé au peuple colonisé. Les éléments étrangers sont posés sur son sol, mais lui restent étrangers. Choses de blancs. Manières de blancs. Choses que côtoie le peuple indigène mais sur lesquelles le peuple indigène n'a pas puissance.

\* \* \*

Mais dira-t-on, cette unité brisée, on peut imaginer que le peuple colonisé puisse la reconstituer et intégrer ses nouvelles expériences, donc de nouvelles richesses, dans le cadre d'une nouvelle unité, une unité qui ne sera plus l'unité ancienne mais qui sera cependant une unité.

Soit. Mais qu'on se le dise bien :

Cela est impossible sous le régime colonial parce qu'un tel brassage, un tel rébrassage, on ne peut l'attendre d'un peuple

que si ce peuple garde l'initiative historique, autrement dit que si ce peuple est libre. Ce qui est incompatible avec le colonialisme.

On se souvient de ce qui a été dit plus haut sur la dialectique du besoin. Oui le Japon a pu rebrasser les éléments traditionnels et les éléments empruntés à l'Europe et les fondre en une nouvelle culture qui reste une culture japonaise. Mais c'est que le Japon est libre et n'a de loi que celle de ses besoins. Ajoutons d'ailleurs qu'un tel rebrassage postule une condition psychologique, l'audace historique, la confiance en soi. Or c'est précisément ce que, dès le premier jour, le colonisateur par mille moyens tente d'enlever aux colonisés.

Et ici il faut bien comprendre que le fameux complexe d'infériorité que l'on se plaît à signaler chez les colonisés n'est pas un hasard. C'est un résultat recherché par le colonisateur.

La colonisation est ce phénomène qui entre autres conséquences psychologiques désastreuses comporte celle-ci: de faire vaciller les concepts sur lesquels les colonisés pourraient bâtir ou rebâtir le monde. Citons Nietzsche: "De même que les tremblements de terre dévastent et désolent les villes de sorte que c'est avec angoisse que les hommes édifient leur demeure sur le sol volcanique, de même la vie elle-même s'effondre, s'affaiblit et perd courage quand le tremblement de concepts enlève à l'homme la base de toute sa sécurité, de tout son calme, sa foi en tout ce qui est durable et éternel."

Ce phénomène, ce manque de courage à vivre, cette vacillation du vouloir vivre est un phénomène qui a été souvent signalé dans les populations coloniales. Le cas le plus célèbre étant celui des Tahitiens analysé par Victor Segalen dans "Les Immémoriaux".

Ainsi donc la situation culturelle dans les pays coloniaux est tragique. Partout où la colonisation fait irruption, la culture indigène commence à s'étioler. Et, parmi ces ruines, prend naissance non pas une culture, mais une sorte de sous-culture, une sous-culture qui, d'être condamnée à rester marginale par rapport à la culture européenne, et d'être le lot d'un petit groupe d'hommes, "l'élite" placés dans des conditions artificielles et privés du

contact vivifiant des masses et de la culture populaire, n'a aucune chance de s'épanouir en culture véritable.

Le résultat est la création dans de vastes territoires de zone de vide culturel ou ce qui revient au même de perversion culturelle ou de sous-produits culturels.

Telle est la situation que nous, hommes de culture noirs nous devons avoir le courage de regarder bien en face.

Et alors une question se pose: devant une telle situation que devons-nous, que pouvons-nous faire? Que devons-nous faire? Il est clair que de graves responsabilités pèsent sur nos épaules. Que pouvons-nous faire? On résume souvent le problème sous la forme d'une option à prendre. Une option entre la tradition autochtone et la civilisation européenne. Ou bien rejeter la civilisation indigène comme puérile, inadéquate, dépassée par l'histoire, ou bien pour sauver le patrimoine culturel indigène, se barricader contre la civilisation européenne et la refuser.

Autrement dit, on nous somme: "choisissez... choisissez entre la fidélité et l'arriération ou le progrès et la rupture."

Quelle est notre réponse?

Notre réponse est que les choses ne sont pas si simples et qu'il n'y a pas d'alternative. Que la vie, (je dis la vie et non la pensée abstraite), ne connaît pas, n'accepte pas cette alternative. Ou plutôt que cette alternative, si elle se pose, c'est la vie qui se charge de la transcender.

Nous disons que ce n'est pas seulement aux sociétés noires que se pose le problème; que dans toute société il y a toujours un équilibre, toujours précaire, toujours à refaire, et dans la pratique toujours refait par chaque génération, entre le nouveau et l'ancien.

Et que nos sociétés, nos civilisations, nos cultures noires n'échapperont pas à cette règle.

Pour notre part, et pour ce qui est de nos sociétés particulières nous croyons qu'il y aura dans la culture africaine ou dans la culture para-africaine à naître, nous croyons qu'il y aura beaucoup d'éléments nouveaux, d'éléments modernes, d'éléments si l'on veut empruntés à l'Europe. Mais nous croyons aussi qu'il subsistera dans ces cultures beaucoup d'éléments traditionnels.

Nous refusons de céder à la tentation de la table rase. Je refuse de croire que la future culture africaine puisse opposer une fin de non recevoir totale et brutale à l'ancienne culture africaine. Et pour illustrer ce que je viens de dire permettez-moi d'user d'une parabole: les anthropologues ont souvent décrit ce que l'un d'eux propose d'appeler la fatigue culturelle. L'exemple qu'ils citent mérite d'être rappelé car cet exemple s'élève à la hauteur d'un symbole. Telle est l'histoire: Elle se passe aux îles Haway. Quelques années après la découverte de ces îles par Cook, le roi mourut et fut remplacé par un jeune homme, le prince Kamehamela II. Gagné aux idées européennes le jeune prince décida d'abolir la religion ancestrale. Il fut entendu entre le nouveau roi et le grand prêtre qu'on organiserait une grande fête et qu'au cours de cette fête le tabou serait solennellement rompu et les Dieux ancestraux annulés. Au jour dit, sur un signe du roi, le grand prêtre se précipita sur les images de Dieu, les piétina et les brisa, cependant qu'un cri gigantesque se faisait entendre: "le Tabou est rompu". Bien entendu quelques années après, les Hawaïens accueillèrent à bras ouverts les missionnaires chrétiens... La suite est connue. Elle appartient à l'histoire. En tout cas c'est là l'exemple le plus simple et le plus complet que l'on connaisse d'une subversion culturelle préparatrice de l'asservissement. Et alors je le demande est-ce cela, cette renonciation d'un peuple à son passé, à sa culture, est-ce cela que l'on attend de nous?

Je le dis nettement: il n'y aura pas chez nous de Kamehamela II.

Je crois que la civilisation qui a donné au monde de l'art la sculpture nègre; que la civilisation qui a donné au monde politique et social des institutions communautaires originales, comme par exemple la démocratie villageoise ou la fraternité d'âge ou la propriété familiale, cette négation du capitalisme, et tant d'institutions marquées au coin de l'esprit de solidarité; que cette civilisation, la même qui sur un autre plan a donné au monde moral une philosophie originale fondée sur le respect de la vie et l'intégration dans le cosmos, je refuse de croire que cette civilisation-là, pour insuffisante qu'elle soit, son anéantissement et son reniement soient une condition de la renaissance des peuples noirs.

Je crois que nos cultures particulières recèlent en elles assez de forces, assez de vitalité, assez de puissance de régénération pour s'adapter, quand les conditions objectives qui lui sont faites seront modifiées, aux conditions du monde moderne et pourront apporter à tous les problèmes, quels qu'ils soient, politiques, sociaux, économiques, culturels, des solutions valables et originales, valables parce qu'originales.

Dans notre culture à naître, il y aura, à n'en pas douter, du nouveau et de l'ancien. Quels éléments nouveaux? Quels éléments anciens? Ici seulement commence notre ignorance. Et à vrai dire ce n'est pas à l'individu qu'il appartient de donner la réponse. La réponse ne peut être donnée que par la communauté. Mais du moins pouvons-nous affirmer dès maintenant qu'elle sera donnée et non pas verbalement mais dans les faits, et par l'action.

Et c'est là ce qui en définitive nous permet de définir notre rôle à nous autres hommes de culture noirs. Notre rôle n'est pas de bâtir à priori le plan de la future culture noire; de prédire quels éléments y seront intégrés, quels éléments en seront écartés. Notre rôle, infiniment plus humble est d'annoncer la venue de celui qui détient la réponse: le peuple, nos peuples libérés de leurs entraves, nos peuples et leur génie créateur enfin débarrassé de ce qui le contrarie ou le stérilise.

Nous sommes aujourd'hui dans le chaos culturel. Notre rôle est de dire: libérez le démiurge qui seul peut organiser ce chaos en une synthèse nouvelle, une synthèse qui méritera elle le nom de culture, une synthèse qui sera réconciliatrice et dépassement de l'ancien et du nouveau. Nous sommes là pour dire et pour réclamer: donnez la parole aux peuples. Laissez entrer les peuples noirs sur la grande scène de l'histoire.

*Aimé CÉSAIRE.*